

HÉLÈNE LENOIR

SON NOM  
D'AVANT



Extrait de la publication





# SON NOM D'AVANT

## DU MÊME AUTEUR



LA BRISURE, 1994, (“double”, n° 23).

BOURRASQUE, 1995.

ELLE VA PARTIR, 1996.

LE MAGOT DE MOMM, 2001.

LE RÉPIT, 2003.

L'ENTRACTE, 2005.

HÉLÈNE LENOIR

SON NOM  
D'AVANT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1998/2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.







Elle attend toute seule à l'arrêt d'autobus, du côté des numéros pairs de l'avenue. On lui donnerait à peine vingt ans, en blue-jean et imperméable court, ouvert, une sacoche en bandoulière. De loin, on pourrait la prendre pour un jeune homme à cause de sa taille, de sa carrure, de sa façon d'attendre debout, les jambes écartées, les mains dans les poches de son imperméable ouvert, regardant sans la voir l'affiche verte collée sur la haute palissade d'un chantier de l'autre côté de l'avenue, presque en face de l'arrêt où elle se tient, l'air préoccupé, presque courroucé, mais ça n'a sans doute rien à voir avec l'affiche, elle était déjà comme ça en arrivant, peut-être contrariée de devoir attendre, d'avoir couru pour rien après le bus de cinquante-six qui avait du retard à cause des perturbations dues aux travaux de la place Stanislas.

Une grosse moto passe montée par un homme brun à lunettes, sans casque, écharpe rouge vif, veston moutarde, pantalon foncé. Il ralentit, la regarde, la salue en inclinant la tête et en levant

la main, comme s'il la connaissait. Elle ne réagit pas. Elle consulte sa montre, se retourne vers le plan de la ligne du bus, puis vers la chaussée, les pieds écartés au bord du trottoir. Elle lève la tête sur sa gauche, vers le haut de l'avenue, guettant, bien qu'il soit encore trop tôt, l'apparition du front massif et carré de l'autobus entre les véhicules qui approchent, ralentis par des feux, des piétons, des camionnettes garées en double file.

A cinquante mètres de l'arrêt, au numéro 112, le fleuriste vient d'ouvrir les larges portes vitrées de son magasin et de dérouler à la manivelle le store de grosse toile rouge foncé au bout duquel pend une large bande bordée de vaguelettes festonnées où on peut lire *Riviera Fleurs* en élégantes cursives dorées. La femme et les deux filles commencent à sortir des petits bancs, des tabourets puis des pots qu'elles disposent sur le trottoir sous la toile inclinée. Elles se ressemblent : courtes, maflues, la croupe, le ventre et les seins opulents vaguement démarqués par les cordons noués dans le dos d'un tablier bleu pâle dont la bavette pend chez celle des filles qui porte de gros bijoux métalliques. Les deux sœurs sont chaussées d'escarpins de cuir lisse pointus, à talons fins, visiblement inconfortables, tandis que leur mère va et vient plus aisément dans ses sandales jaunes à semelles compensées. De l'eau coule sur le trottoir, abondamment mais sans bruit ; ça vient de l'intérieur du magasin où le

père circule en sabots de caoutchouc, piquant dans les seaux de fleurs de longues baguettes surmontées d'une mince ardoise où il vient d'inscrire les prix à la craie. La pendule de l'église Saint-Pierre proche mais invisible sonne quatre fois deux coups pesants sur les deux mêmes notes puis dix coups lents, encore plus pesants, sur une note plus basse. La jeune fille regarde sa montre, se balance sur ses pieds écartés au bord du trottoir, se tourne, le visage froncé, vers le bout de l'avenue où l'autobus devrait apparaître dans quatre minutes normalement.

Un homme en veston moutarde et pantalon gris foncé enlève ses gants de cuir et lisse ses cheveux en se regardant attentivement dans la vitre du marchand de vin qui jouxte le Riviera Fleurs, puis il s'approche d'un pas allègre de l'arrêt, descend sur la chaussée pour se placer devant la jeune fille qui est ainsi aussi grande que lui. Il porte une écharpe de fine laine rouge vif autour du cou, des lunettes à monture d'écaille. Ses cheveux courts, foncés, sont très clairsemés sur le haut de son crâne. Malgré l'assurance désinvolte avec laquelle il aborde la jeune fille, on sent qu'il ne la connaît pas, qu'ils se voient pour la première fois. Il lui parle. Elle s'est reculée et l'a d'abord regardé avec cette expression d'impatience agacée qu'elle avait pour guetter son autobus. Une méfiance peut-

être. Puis elle sourit, écoute ce que lui dit cet homme avec une attention sceptique et amusée. Il a posé son pied droit sur le bord du trottoir. En parlant, il remue les mains, les épaules, la tête, regarde avec elle vers le haut puis vers le bas de l'avenue bordée de platanes. Il doit avoir entre trente-cinq et quarante ans.

La mère du Riviera sermonne ses filles en leur montrant, le bras tendu vers les pots de chrysanthèmes, que quelque chose ne va pas. Elles l'écoutent, détournées, la paupière lourde, le menton levé, l'une tripotant son collier, l'autre allumant une cigarette au filtre jaune. Puis elles s'exécutent en bougonnant.

La main droite de l'homme s'avance vers le bras de la jeune fille, l'effleure, s'écarte puis le touche en esquissant une petite tape d'encouragement, de félicitation ou de satisfaction comme à la conclusion d'un marché. Elle hésite, sourit toujours mais sans gaieté, embarrassée peut-être. Elle regarde encore vers le haut de l'avenue, lui dit quelque chose qu'il réfute aussitôt avec douceur, la tête inclinée sur le côté, balançant d'avant en arrière son corps en appui sur sa jambe droite légèrement pliée posée sur le bord du trottoir. Un camion-benne s'est arrêté devant la palissade qui fait face à la jeune fille au moment où elle semblait vouloir, par-dessus la tête de l'homme, déchiffrer les deux lignes du texte imprimé en haut à gauche, blanc sur l'affi-

che verte. Le soleil est encore indécis. S'il apparaît, il illuminera le magasin de motos au 120, la boutique encore grillagée de l'armurier au 116, le store du Riviera Fleurs, la vitrine du marchand de vin, celle couleur bronze de la boutique des pompes funèbres au 102, et l'arrêt lui-même où un sexagénaire attend en lisant son journal.

On les voit descendre l'avenue côte à côte. L'homme parle, remue les mains. La jeune fille regarde les trois grosses femmes affairées dans les pots de fleurs, le trottoir inondé, puis la vitrine de l'armurier, les motos qu'on est en train de sortir, de disposer en épi en laissant un passage au milieu des deux rangées, un chien roux qui lève la patte contre le tronc d'un platane en la regardant, puis la confiserie à l'intérieur acajou, une porte d'immeuble dont le pas vient d'être lessivé, le trottoir à cet endroit est encore très mouillé. Ils traversent la rue Galilée, croisent une jeune femme blonde au teint laiteux portant un enfant noir dans ses bras. Ils continuent, lui volubile, elle taciturne, songeuse, les mains dans les poches de son imperméable ouvert. Au bout d'une trentaine de mètres, il s'arrête, lui touche le bras, le saisit. Elle se retourne vers lui. L'autobus passe derrière elle, descendant l'avenue à bonne allure, sans doute pour rattraper ses deux minutes de retard. Ils reviennent sur leurs pas, entrent au café Le Galilée, s'asseyent à la terrasse couverte, fermée par

de grandes vitres recouvertes d'inscriptions au blanc d'Espagne. La jeune fille parle maintenant, sa sacoche sur les genoux. Elle s'accoude à la table, met sa main sur ses cheveux, les retient en arrière. Elle est jolie.

Un garçon leur apporte deux cafés et un verre d'eau. L'homme a extrait de la poche intérieure de son veston un portefeuille en peau de porc, l'a ouvert. Il retient le garçon pour payer immédiatement leurs consommations, lui tend un billet puis saisit le verre et boit en attendant la monnaie. La jeune fille allume une cigarette et regarde dehors, pensive ou peut-être ennuyée mais pas vraiment contrariée. Lointaine, la pendule de l'église sonne dix heures et quart : deux coups sur deux notes lentes, tristes. Après le départ du garçon, l'homme laisse son portefeuille ouvert sur la table entre les soucoupes, le verre d'eau et le cendrier blanc, incassable, triangulaire, portant sur chaque côté le nom *Schmucker*, en lettres épaisses d'un brun orangé. Il sort de sa poche une grosse pièce de métal très clair, peut-être une pièce de monnaie étrangère ou bien une médaille. Elle miroite un instant dans le soleil qui vient d'apparaître, illuminant de biais les panneaux vitrés de la terrasse couverte et une grande partie des numéros pairs de l'avenue. L'homme tripote la pièce, la retourne, parle. Elle a l'air de s'en foutre. Elle boit son café d'un trait, manifeste de légers

signes d'impatience après avoir regardé sa montre et tiré une dernière bouffée de sa cigarette qu'elle écrase sur la reproduction, au fond du cendrier, d'une étiquette ovale beige portant le nom *Schmucker* sous un médaillon dans lequel on distingue le buste d'un homme très flou, très petit, un quaker, pense-t-elle en le recouvrant de cendre.

Au troisième étage de l'immeuble de la confiserie lambrissée d'acajou, une petite vieille caresse son chat et lui fait part du programme de sa matinée que l'apparition inattendue du soleil semble légèrement modifier. Elle vide sa tasse de thé, fait descendre le gros animal apathique de son giron d'une tape énergique mais affectueuse et quitte lentement son fauteuil. Dans l'entrée, elle met son chapeau de feutre rose pâle, se regarde dans le miroir et tire sur ses mèches permanentées aux reflets mauves pour les faire harmonieusement sortir de sous les bords du chapeau qui a plutôt la forme d'un béret où scintille une grosse perle oblongue montée sur une épingle invisible piquée dans le feutre et la doublure. Elle se poudre abondamment le nez, les joues, le menton. Elle se met du rouge à lèvres d'un rose soutenu, acidulé. Le chat se frotte à ses jambes. Elle lui promet qu'elle ne sera pas sortie plus d'une heure et qu'elle lui rapportera quelque chose de bon, une gâterie,

s'il est sage, d'ailleurs, dit-elle, je ne suis pas encore partie, j'ai encore mes souliers à enfiler et à lacer et mon manteau à mettre, et mon foulard, et ma canne, et mon porte-monnaie, et ah là là...

Devant la confiserie, l'homme a arrêté la jeune fille alors qu'ils retournaient vers l'arrêt d'autobus. Il lui tient le bras juste au-dessus du coude, se rapproche, se place presque devant elle comme pour l'empêcher d'avancer sans la lâcher. Elle a de nouveau les mains dans les poches de son imperméable, la bouche maussade, les sourcils froncés. Son regard fixe quelque chose d'imprécis à hauteur du store du Riviera au-delà du visage de l'homme qui est très près du sien. Elle fait non de la tête. L'homme insiste. Sa main s'est posée sur l'épaule puis sur l'omoplate de la jeune fille qui sourit avec embarras en disant quelque chose. Il insiste encore. Elle soupire, ferme un instant les yeux comme pour réprimer une colère ou une simple contrariété, mais elle n'essaie pas de s'éloigner de lui, elle ne bouge pas. De nouveau elle l'écoute, sceptique, vaguement amusée, peut-être charmée ou tentée. Les motos ont toutes été sorties en épi de part et d'autre du trottoir. Un jeune employé en blouson bariolé les enchaîne les unes aux autres par les roues avant. Plus loin, l'armurier ouvre l'épais rideau grillagé qui protégeait sa vitrine. Les croisillons se plient verti-



calement au fur et à mesure qu'il pousse avec effort les montants vers les bords. En face, de l'autre côté de l'avenue, une des filles du Riviera s'entretient avec un ouvrier, un peintre en bâtiment, qui est sorti avec elle du café Le Météore. Elle porte un plateau rond avec trois tasses et un verre de bière fraîchement tirée qu'il fait mine de vouloir saisir. Elle rit, s'écarte, pointe son menton en direction du Riviera. Le peintre passe derrière elle, lui murmure quelque chose à l'oreille en posant sa main sur sa croupe. Elle se cambre en levant prudemment son plateau, rit, secoue sa lourde chevelure, hausse les épaules et s'apprête à traverser l'avenue. L'ouvrier recule, sans la quitter des yeux, vers la palissade où est collée l'affiche verte dissimulée par les platanes quand on essaie de la voir depuis la confiserie.

L'homme presse sur le bouton de cuivre actionnant la porte de l'immeuble dont le pas a été lessivé il y a moins d'une heure. Il fait signe à la jeune fille de le suivre. Elle hésite encore, regarde ses pieds, lève les yeux vers la façade : quatre étages dont le dernier, mansardé, est invisible depuis cet endroit du trottoir. L'homme attend devant la porte ouverte, secouant la tête en souriant gentiment, il tend la main vers elle. Alors elle hausse les épaules et décide de le suivre à l'intérieur.

Ils montent jusqu'à un petit palier situé entre le premier et le deuxième étage, devant une fenê-

tre aux vitres dépolies bordées d'une frise colorée, modern style. Il n'y a pas d'ascenseur. Il se place en face d'elle, passe hâtivement sa main gauche en aveugle sur son imperméable, son pull, son blue-jean, souffle sur son visage, tandis que de son autre main il se défait. Il respire fort et vite, contre elle maintenant. Elle ferme les yeux, ne bouge pas, n'a toujours pas retiré les mains de ses poches. Il lui murmure quelque chose à l'oreille en la tenant par les épaules puis écarte son ventre du sien pour qu'elle voie le membre dressé hors de la braguette ouverte, entre les pans chiffonnés de la chemise noire. Il le contemple avec émotion, le touche, baisse un peu son pantalon pour sortir les testicules qu'il soutient dans sa main incurvée. Elle a l'air de s'en foutre. Il s'agite, plaque sa verge contre la braguette fermée du blue-jean, tire les mains hors des poches de l'imperméable, la secoue, grogne quelque chose dans son oreille, la regarde par en dessous, lui parle. Il veut quelque chose de précis. Elle dit non. Il insiste en gémissant un peu contre son oreille. Elle dit non, deux fois.

La petite vieille caresse son chat qui est monté sur la commode de l'entrée. Elle approche de son museau ses lèvres avancées en cul-de-poule, lui donne un baiser bruyant mais sans le toucher, à cause du rouge à lèvres, dit-elle. Elle a pris ses gants de daim framboise, son porte-monnaie, sa canne, son filet à provisions. Elle se regarde

encore une fois dans la glace, touche son chapeau, ses fines mèches transparentes, ses pommettes, tire son cou hors du foulard de mousseline chamarrée qu'elle a noué dans le col de son manteau beige, touche la peau de son cou, le nœud souple du foulard. Du salon lui parviennent deux coups cristallins qui la réjouissent car elle est à l'heure pour une fois, remarque-t-elle l'index dressé, attendant cinq ou six secondes la confirmation de la pendule de l'église : deux fois les deux notes lentes, pesantes. Rassurée et pleine d'entrain, elle répète à son chat qu'elle reviendra dans une petite heure avec une gâterie s'il promet d'être mignon. Elle prend son trousseau de clés pendu au clou, tourne le verrou, ouvre le battant, fait en sortant à reculons un petit signe d'adieu affectueux au chat qui cligne les yeux avec dédain, toujours couché sur la commode, puis elle tire la porte et la ferme à double tour : en haut le verrou, en bas la serrure, avec une autre clé, ce qui prend un certain temps.

Ce bruit interrompt le mouvement machinal de la main allant et venant sur le membre dressé de l'homme arc-bouté en arrière, les omoplates sur la rampe, les genoux enserrant ceux de la jeune fille debout en contre-jour devant la fenêtre modern style. Il respire bruyamment, gémit en se mordant les lèvres, donne des coups de bassin désordonnés. En entendant la porte

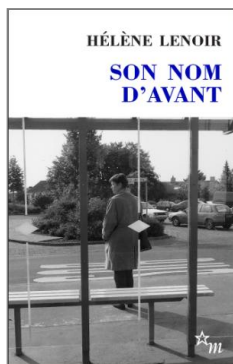
s'ouvrir, la jeune fille s'est immobilisée, a ouvert les yeux, regardé vers le point le plus haut de la cage d'escalier qu'elle puisse apercevoir et son cœur s'est brusquement mis à battre. L'homme s'est arc-bouté davantage et, sentant qu'elle va le lâcher, il lui ordonne de continuer. Elle le regarde, voit ses mains agrippées aux barreaux de la rampe, son double menton écrasé sur le haut de la chemise noire, sa bouche humide, ses yeux écarquillés, furieux, la verge gorgée de sang, gonflée entre ses doigts. Elle la rabat violemment, la lâche et dégage ses jambes. Il perd l'équilibre, les bras entravés par les barreaux de la rampe.

La petite vieille descend lentement et s'arrête entre le troisième et le deuxième étage, devant la même fenêtre modern style, car il lui semble avoir entendu quelque chose. Elle hésite avant de se pencher par-dessus la rampe. Elle ne distingue rien de précis mais se redresse aussitôt. Quelqu'un, pense-t-elle. Un homme ? Elle a peur. Elle attend, une main serrant sa canne sur sa poitrine, l'autre la rampe, puis elle regarde encore prudemment en se penchant un peu : une jeune fille en imperméable clair à quelques marches en dessous du petit palier où elle a cru voir un homme gesticuler, mais non, ils ont l'air de descendre tout simplement comme elle, des clients du docteur Lerp sans doute, pourtant je n'ai pas entendu de porte.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE VINGT-CINQ JANVIER DEUX MILLE SIX  
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO  
IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61250) (FRANCE)  
N° D'ÉDITEUR : 4234  
N° D'IMPRIMEUR : 060012

Dépôt légal : février 2006

Extrait de la publication



Cette édition électronique du livre  
*Son nom d'avant* de Hélène Lenoir  
a été réalisée le 23 novembre 2012  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707317698).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

© photo : Louis Monier

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707326478